

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 43

Artikel: Les meurons
Autor: V.F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199624>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

rons, et le matin au grand jour, dans chaque maison, la bande était complète.

Il m'en souvient comme si c'était hier de notre bande, la bande au vieux juge Byrde. Il y avait d'abord les inamovibles : leur vieux de Montbovon : le père Javier et sa femme, la Séverine. Impossible d'imaginer les vendanges chez le juge Byrde sans le père Javier et la Séverine. Ils faisaient partie de la maison, connaissaient les bornes des vignes mieux que le maître et défendaient ses intérêts avec acharnement. Ils amenaient ordinairement avec eux toute une ribandée de jeunes Dzozettes aux yeux noirs, à la langue leste, fraîches comme des fraises, et méchantes avec les garçons... comme on ne l'est que par là-haut.

Il y avait ensuite le grand François, un Valaisan fort comme quatre hommes, qui prenait toujours les besognes les plus difficiles, chargeait sur son dos une brante pleine sans l'aide de personne, et trouvait toujours un bon mot pour détrousser la situation quand par hasard cela se gâtait.

Il y avait aussi le vieux Jacot, un naturel de Niederbipp ou de Zollikofen, qui, depuis trente ans qu'il faisait des vignes chez les Welches, n'avait jamais pu apprendre le français. Il avait une particularité : une haine profonde pour... devinez ?... pour les Allemands. D'où cela venait-il ? Mystère, mais quand il avait dit à quelqu'un : « Tiable d'Allemand ! » il avait tout dit, c'était le bout de son rouleau, la suprême injure !

Il y avait l'Antoine, un garçon de Rougemont, à la grosse tête carrée couverte de frissons roux, qui le faisaient ressembler à un jeune taureau de bonne race. Il jurait toujours par grand diable, au grand scandale de la vieille Séverine, et ne connaissait pas de honneur plus grand que d'embrasser les filles.

Il y avait la petite Marie, une Valaisanne, leste comme une souris, fine comme une chèvre, qui faisait le désespoir des brantards parce qu'elle ne laissait jamais le moindre grappillon.

Ah ! quelle bande que la bande au vieux juge Byrde, et que de vaillantes elle fit, par les râsses du Châtelard ou de Pallens ; que de rires et de chansons elle égrena le long des grands chemins !

Le matin, cela allait encore. Il faisait frais : les souches laissaient tomber leur rosée sur les mains ; les cotillons des vendangeuses étaient trempés ; les brantards n'avaient encore fait que de timides caresses à la barille, on était calme. Personne n'ouvrait la bouche, sauf peut-être la Séverine qui morigénaient son troupeau de poussins.

— Mariette, tâche de ramasser les graines dernier toi. Crois-tu peut-être que c'est avec les manches qu'on fait le vin. — Et toi, Phrosine, tu feras voir attention à ta conduite ; tu crois que je t'ai pas vue hier laisser des grappillons par exprès pour te faire remoler par l'Antoine. Fi la dévergondée ! Un inguenaud, encore ! Attends seulement que je le dise à monsieur le curé ! — Dépêche-te voir un peu, la grosse Caton, tu es toujours à la queue. On dirait que le maître nous nourrit pour ne rien faire.

Mais, l'après-midi, quand le soleil se faisait chaud, que le travail pressait et qu'on buvait une goutte à chaque brantée pour se donner du courage, alors la fête commençait.

L'Antoine, d'un air sournois, s'en venait faire sa tournée derrière chaque vendangeuse et trouvait toujours des grappillons tant qu'il en voulait. Quelles remolées, mes amis ! Toutes y passaient, même la vieille Séverine qui murmuraient bien à mi-voix : « Té pringé-pi por on foul ! » mais qui se laissait faire sans trop réchigner.

L'Antoine avait toujours soin, du reste, de

commencer par elle et de se rincer le bec après par les jeunes.

Il n'était pas le seul à prendre goût au jeu. Tous s'en mêlaient : le vieux Jacob, lui-même, avait des revenez-y.

— Hé, la grosse Caton, criait-il triomphant, regardez voi ce qu'on trouve derrière vous ?

— C'est pas vrai, disait la Caton ; c'est dans les rangs à la Phrosine.

— Potz-tusig, je vais bien vous montrer si c'est dans les rangs à la Phrosine. Amenez voi ce bec.

— Approchez pas, criait la Caton, ou je vous épingle un œil avec ma serpette.

— Allons, Jacob, si vous payez pas ça, vous êtes un homme.

Et Jacob, ainsi mis au défi, faisait ses préparatifs. Il commençait par sortir sa chique, s'essuyait la bouche d'un revers de la main et, plein d'un feu sacré, s'élançait à l'assaut. La Caton, un échalas d'une main, poussait des cris de putois, tant et si bien que de tous côtés, dans les vignes d'alentour, on voyait se lever des têtes curieuses.

— Allez, Jacob, te laisse pas faire, criaient les uns ! — Tape seulement, Caton, criaient les autres ! ...

— Aque l'est-ce pas bientôt bon, ces manières, disait à la fin la vieille Séverine. Ma pauvre fille, il y en a tant d'autres qui en seraient mortes. Si c'était l'Antcine, tu ferais pas tant de chimagries.

De temps en temps, le vieux juge Byrde venait voir ce qu'on faisait.

Les rires s'arrêtaient un moment, parce qu'on le respectait.

— Eh ! bien, mes enfants, cela avance-t-il ? Est-elle belle, la vendange ?

— Pour sûr, monsieur le juge, mettez voir votre main dans la brante ; sentez voir comme elle pedze.

Monsieur le juge Byrde mettait le bout des doigts dans la brante, picotait quelques raisins, ne dédaignait pas à l'occasion de payer un grappillon sur une joue rose et s'en allait tout doucement.

— Allons, mes enfants, amusez-vous seulement. Il faut rire quand on est jeune, surtout quand on a une aussi belle récolte. Pourvu que l'ouvrage se fasse ! ...

Ah ! les belles vendanges d'autrefois : les retours à la maison, le dernier jour, derrière la bosquette enguirlandée, chacun avec sa châgne au bras, tous barbouillés de jus de raisin jusqu'au bout du nez, mais tous heureux comme des rois ; les tournées de pressoir, le soir, et les histoires savoureuses, tandis que la palanche de chêne tournait en grinçant, que le mout pleurait dans la cuve ; les bons sommeils des vingt ans sur la paillasse de feuilles de mais qui criaient au moindre mouvement et où il faisait si bon étendre ses membres las-sés ; les baisers donnés et... reçus, pris et rendus ; ces bonnes journées de saines fatigues, de joyeux travail,... que tout cela est loin, loin !

PIERRE D'ANTAN.

Les meurons.

Je flânais il y a huit jours au pied de la tour de Gourze, entre le Signal de Grandvaux et le lac de Bret, dans cette région charmante où finit le vignoble et où commencent les grandes forêts du Jorat. Il y a là une série de minuscules vallons, avec des fermes solitaires enfouies sous les vergers. Les chemins qui y mènent sont délicieusement malaisés ; les cyclistes les ignorent et les automobiles s'y risquent encore moins. À chaque tournant, le paysage change et vous ménage de nouvelles surprises. On voit bien d'où partent ces petites voies serpentantes, mais on ne sait où elles mènent ; elles sont l'idéal pour le promeneur

qui fait les grandes routes et ne demande qu'à s'égarer un peu.

Du bord d'un de ces chemins, à la lisière d'un bouquet de pins, je dominais les vignes du hameau de Chenaux, au-dessus de Cully. On était là en pleine vendange, comme partout à la ronde, au reste. Et comme un inquiétant rideau grisâtre, derrière lequel disparaissait le Jura, s'avancait de l'ouest à l'est, on se hâtait, de crainte d'être pris par la pluie. Aussi était-ce entre les souches un spectacle plein de vie. Mais si les vignerons affairés se figuraient qu'ils étaient seuls à vendanger, à ce moment-là, ils se trompaient fort.

Au-dessus de leurs têtes, plus haut que les dernières vignes et que les prairies qui les dominent, le long des sapinières, on récoltait aussi les fruits de l'automne. Les vendangeurs étaient une bande de jeunes citadins, ayant comme raisins les mûres sauvages et se servant de leur bouche en guise de paniers, de seilles, de brantes, de tines et de bossettes. Il fallait voir avec quelle diligence eux aussi travaillaient. D'un buisson à l'autre, c'était un incessant chassé-croisé et des manœuvres savantes pour pénétrer dans les fourrés sans se meurtrir aux épines et pour abaisser à la portée des plus petits les tiges qui se dressent, s'arquent, se renversent et s'enchevêtrent à qui mieux mieux.

Sachant par expérience que les « meurons » ne sont pas tous également savoureux, qu'il en est de rabougris et de secs, de fades, de gros et de juteux, de semblables à la framboise pour le parfum, les jeunes vendangeurs des bois s'en tenaient aux espèces les meilleures. Et rien qu'à voir la teinte blanchâtre ou verdâtre du dessous des feuilles, ils jugeraient de tout loin de la qualité des fruits.

On dit que la vendange — la vraie — devient de plus en plus triste. Elle diffère fort en ce cas de celle à laquelle se livraient, à l'orée du bois, les moutards de la ville. A les observer, je jouissais moi-même comme un écolier en vacances. Leur fertile imagination faisait de leurs ronceraines les plus beaux vignobles de la terre, et c'étaient des cris de triomphe chaque fois qu'ils avaient déniché un rameau flétrissant sous le poids des grappes noires.

Les baies de la vigne n'ont pas les épines des baies de la forêt, mais elles ne peuvent plus vivre sans être vitriolées ; et puis, n'y touche pas qui veut. Quand on n'a pas seize ans et qu'on ne possède pas un seul cep, je comprends qu'on s'écrie comme mes petits vendangeurs sylvestres : « Vivent les meurons ! »

V. F.

Le bouébo à Poutet.

Lo bouébo à Gédéon Poutet, lo Marque, étais on gros bobet et on patifou à quoui l'arai etá prao ézi dè férè eincaira que le petits z'enfants vignont dein dái tiudrè áobin que le pétabilliés sont dái falots-tempêtes. Que volliaivo, tsacon ne s'est pas fè; l'étai venu ào mondo dinse et, por cein, terivè dão côté dè sa mère, qu'étai assebin 'na grossa niòka que totèz lè fennès eimbaraguinàvant et couiennàvant, sai ào for, sai vai lo borné.

Lo bouébo, don lo Marque, étais adé lo derrai à l'écoula, kà n'y avai pas moian de lâi férè record oquie bin adrai ; lo père avai bio lâi férè réssi totès lè nés sè z'aleçons pè l'hotò, rein lâi fasai, l'avai vito tot déperdu et quand lo régent le récitâvè, n'en savai pas pippetta, kâ rein ne poai lâi eintrà dein la boula, tot verivè déveron. Po bin derè, l'avai 'na tête asse dura que cllia à cé gaillà que sè montrâvè à la comédie à Branon Béday qu'est venia pè Lozena y'a on part dè senannès, vo sédès ? cé coo que sè boutâvè on payé su la tità et que sè fasai roilli dessus avoué on batéran, sein que la tità sè frezai.